

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



C'EST INCROYABLE

O U

LA CONFESSION,

AMPHIGOURI TRAGI-COMIQUE,

*Recueillie par un auteur qu'on appelle T** par ci,
& A** par là.*

. . . Rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacita sudant præcordia culpâ.

Juv. Sat. 1.

La Nation française.
Le Roi.
Les Ministres.
Les Courtisans.
Les Proscrits.
Calonne.
Polignac.
De la Mothe.

Un Conseiller.
Un Fermier général.
Un Italien.
Un Espagnol.
Un Anglois.
Un Petit-maître.
Un Laboureur.
Un Gentilhomme, &c.



ACTE PREMIER.

LA NATION.

JE viens de recouvrer mes droits par une fermeté aussi constante qu'héroïque ; je me suis

A

montrée avec une mâle énergie ; je ne suis plus aux yeux de l'Europe , cette Nation légère & frivole , courbée sous le joug honteux de l'aristocratie. J'ai dit , d'une voix forte : *Liberté , sors de ton tombeau , viens me redonner la vie ; & ceux des peuples de la terre qui s'étoient accoutumés à me mépriser comme esclave , en voyant ma révolution , n'ont pu s'empêcher de s'écrier : c'est incroyable.*

I I.

L E R O I.

Que vois-je ! ... Ma cour est devenue le sanctuaire de l'auguste vérité ; ma justice & ma bienfaisance ont éternisé ma gloire. Je goûte la joie pure d'avoir ouvert mon sein paternel à mes enfans , d'avoir respecté le reste de leurs forces pour rompre leurs chaînes , & cimenté le bonheur inaltérable d'une multitude de malheureux dont je viens d'essuyer les larmes. Je suis maintenant le plus grand Roi de la terre , & c'est à un mouvement de mon cœur , à l'amour , à la stoïque fidélité de mes sujets que je dois aujourd'hui toute ma puissance. Ah ! qu'il en coûte peu à un Roi pour être

heureux ! Il n'y a que les tyrans qui puissent regarder ce bonheur comme une chose *incroyable*.

I I I.

L E S M I N I S T R E S.

O mon cher ami , plains le malheureux sort de ton cher Breteuil ! Je suis entre la vie & la mort. Je ne passe jamais deux nuits dans le même endroit. Inutilement j'ai su me masquer. Un cruel chagrin me dévore ; c'est de voir sur de vaines promesses l'espoir de ma grandeur future anéanti ; c'est de voir que de cette cour , comme d'une respectable inquisition, nous ne pourrons plus faire émaner ces ordres suprêmes arrachés dans l'ombre du mystère , pour frapper sur le vil citoyen , & violer en lui les droits sacrés de sa liberté plus vile encore. De concert avec la prostitution , nous ne pourrons donc plus contracter des dettes ni pêcher en eau trouble pour ne les point payer. Nous ne pourrons donc plus faire un délicieux abus du pouvoir ministériel , pour enlever un pere à ses enfans , à la nation un homme d'une dangereuse probité. On dit qu'on a trouvé dans les archives de la Bastille une lettre dans laquelle je priois feu M. le gouverneur de me débarrasser de ce grand homme

fec, dont la femme étoit si aimable. Le citoyen vertueux, libre enfin sous la protection des nouvelles loix, ne pâlera donc plus à la vue de nos lettres scelées du sceau du despotisme. Tout cela n'est il pas *incroyable*?

Est-il possible que ces tours massives où languirent tant de victimes immolées à la douceur de nos passions les plus secrètes, où tant de faux sages périrent pour s'être montrés, comme ce Necker, les apôtres de la vérité; que ces tours, dont l'aspect seul portoit la terreur au fond de l'ame, aient été investies & emportées d'assaut en deux heures par une vile canaille? C'est *incroyable*. On dit qu'elles sont entièrement renversées; que le citoyen en culburoit lui-même les pierres, & qu'au bruit de leur chute se mêloit un cri de joie, signe du triomphe de la liberté. A-t-on jamais vu pareille fureur? Non, c'est *incroyable*.

I V.

LES COURTISANS.

Il est donc bien vrai, (écrit le duc de M... ré-égué à Amsterdam), qu'on ne peut plus tromper le Roi en France, ni faire de sa cour le centre de la dépravation des mœurs & d'un luxe, ruineux

à la vérité , mais au milieu duquel on bravoit si tranquillement les excès de la misère publique.

Ah ! nous avons cru trop aisément qu'il étoit facile d'étouffer dans le cœur d'un bon Roi ses vertus patriotiques. Avec tous nos raffinemens , nous avons fini par confirmer à tout l'univers que les courtisans , en fait d'esprit , sont les plus viles & les plus sotes gens du monde.

Ce n'est cependant pas faute de moyens ni d'éducation ; car nous étions à l'école de la petite Jules qui , sans mentir , est la plus aimable de toutes les prostituées : *c'est incroyable* , il faut l'avoir fréquentée pour apprécier tout son mérite ; mais malheureusement , dans ses petites tabagies nocturnes , elle étoit dangereuse. Fantaisie lui prenoit souvent de sacrifier tous ceux qui n'étoient pas sur sa petite liste.

Je me souviendrai toujours d'un propos qu'elle tint un soir à l'abbé de Vermont : (on sabloit le Champagne). *En vérité* , M. l'abbé , lui dit-elle , vous n'êtes jamais plus aimable que quand vous employez votre esprit à quelques-unes de ces méchancetés vraiment délicieuses ; il en est encore trois que vous ne devez pas plus épargner que le Genevois : si vous réussissez , le petit gazon de Bagatelle &

l'autel des libations de Trianon auront toujours de nouveaux charmes pour vous. L'abbé fourit.

C'est à de pareilles conditions qu'elle se servoit du premier venu pour culbuter les autres. Malheureux ! après avoir bêtement prodigué notre encens à cette idole vermoulue , après nous être avilis jusqu'aux plus sales complaisances , nous voilà avec elle la dupe de notre ambition. Elle cherche maintenant à se racrocher à une branche pourrie d'un arbre qui végète en Allemagne. Notre sort n'en est pas moins désagréable ; mais je ne conçois pas comment avec un tel genre de vie à Versailles , avec notre esprit & notre sagacité , nous n'ayions pu en imposer à douze cents prétendus sages ramassés des quatre coins du royaume.

Qu'ils se soient appuyés d'un peu de raison & de philosophie , pour détruire de fond en comble l'édifice de notre prospérité , à la bonne heure ; mais qu'ils aient réussi ! ma foi , *c'est incroyable.*

V.

LES PROSCRITS.

Dis donc , mon cher Lambesc , fais tu qu'on nous regarde comme des lâches , parce que nous

avons fui; comme d'illustres scélérats, parce que nous voulions servir les projets audacieux d'un prince qui, entre nous soit dit, est aussi bête qu'il est libertin. Tu dois être bien mécontent. Je te vois, d'ici, déchirant de fureur sa petite lettre. *Encore huit jours, Lambesc, & vous serez généralissime des troupes de mon royaume* Maintenant à quoi cela fert-il? Nous n'en sommes pas moins tous, aussi-bien que lui, en but au mépris de l'univers. Nous ne trouverions pas un asyle sûr, même chez les peuples les plus barbares de la terre, qui ont frémi de notre projet comme du plus abominable attentat, & qui, dans le fond, n'étoit qu'une bagatelle; car enfin, pauvres Français, de quoi vous plaignez-vous? Foi de Broglie, nous ne voulions que le plaisir de sacrifier à nos passions honnêtes l'honneur & la maussade tranquillité de votre royaume, déchirer la France, & nous en disputer ensuite les débris comme des tigres affamés qui s'arrachent leur proie, égorger ce que vous appelez des citoyens, faire de votre capitale une seconde Troies, & de ses ruines un vaste tombeau.

Alors nous eussions pu, victorieux, contens,

Rire tout à notre aise & prendre du bon tems.

Cela valoit-il la peine de faire tant de bruit ; de mettre deux cents mille hommes sous les armes , pour conserver vos propriétés , votre liberté , votre vie ? Comme si ce devoit être là pour vous des objets d'une si haute importance ? Etoit-il nécessaire de couper des têtes , de punir si rigoureusement des innocens qui n'étoient que les paisibles agens de nos menus-plaisirs ? ... Quelles folies ! *C'est incroyable.*

En attendant la suite.



C'EST INCROYABLE

O U

LA CONFESSION GÉNÉRALE.

PREMIER SUPPLÉMENT.

. . . Rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacita sudant præcordia culpâ.

Juv. Sat. 1.

ACTE SIXIEME (*).

M. de Calonne, Mme. de Polignac, Mme. de la Mothe.

M. Calonne. ON veut absolument que je sois arrêté & ramené en France. Qu'en dites-vous, madame, cela n'est-il pas *incroyable*? Vous savez vous-même que je suis toujours à Londres en attendant les événemens.

Mme. de Polignac. Vous n'attendrez pas long-tems, mon cher; foyez sûr que vous ne reculez que pour faire un faut plus terrible.

(*) On peut se procurer les premiers actes chez les marchands qui distribuent ceux-ci.

C. Mais ma cause n'a rien de commun avec la vôtre.

P. Erreur, encore une fois ; vous êtes voué comme nous à l'exécration publ. que. Je conviens que les françois ont tort ; mais que voulez-vous ? le jour de leur vengeance est arrivé ; impossible de nous y soustraire.

C. Mais comment & de quoi prétendent-ils donc se venger ?

P. Si Foulon , Berthier & autres vivoient encore , ils pourroient vous le dire , mais je ne craindrai pas de suppléer à leur silence. N'avez-vous pas , pendant cinq ans , géré & pillé les finances.

C. J'en conviens , puisque c'est à ce dessein que l'intrigue m'avoit placé au contrôle-général. Mais pourquoi ai je pillé ? N'est-ce pas pour fournir aux fantaisies incroyables de votre protectrice , contenir les caprices effrénés d'un prince dissipateur ? N'est-ce pas pour vous élever vous-même vampire infernal ? vous dont la soif de l'ambition est aussi difficile à éteindre que celle de la lubricité ; & aujourd'hui vous vous réunissez à mes ennemis pour me reprocher mes basses complaisances ! L'ingratitude d'un monstre tel que vous , n'est-elle pas incroyable ?

Combien de fois n'ai-je pas été obligé d'employer mon génie , dont j'aurois pû faire un meilleur usage , à me jouer de la probité , à cacher sous de fausses opérations , la nécessité où je me trouvois de vous laisser engloutir les revenus de la France ? N'est ce pas pour bâtir votre superbe château , que j'ai fait fondre l'or dans vos mains

rapaces. *Encore un million, monsieur de Calonne ;* m'écriviez-vous un jour, & *je vous laisse tranquille.* C'étoit trop souvent que se renouvelloient ces pressantes sollicitations. Il est vrai qu'elles étoient toujours accompagnées d'un bon dont je reconnoissois très bien la fausseté, ou d'une tendre invitation digne de Messaline, ou d'une menace effrayante.

Cette conduite de votre part, je vous l'avoue, me paroissoit *incroyable*, mais j'étois forcé de me faire une douce violence & de l'approuver, pour ne pas perdre une place dont je me trouvois si bien moi-même, que je n'avois acceptée qu'à condition d'alimenter votre cupidité & servir vos projets désastreux.

Vous n'ignorez pas, madame, de combien d'objets de dépense j'étois chargé. 500,000 liv. qu'une convention fraternelle m'obligeoit de faire passer secrètement toutes les semaines en Allemagne. Les fonds énormes qu'exigeoient les débauches raffinées d'un prince couvert maintenant d'opprobre, & qui bientôt eût épuisé lui seul toutes mes ressources, sans ma prudence à les lui cacher quelquefois, au risque de lui déplaire. Chaque fête de Bagatelle & de Trianon absorboit en un seul jour, la subsistance annuelle de cent mille malheureux. Tout cela n'est il pas *incroyable* ?

Avez vous oublié que la nuit du 12 au 13 Septembre de cette année, que vous appelliez fatale, un quinze joué avec autant de malheur d'un côté que d'escroquerie de l'autre, fit sortir des coffres vingt mille louis que j'envoyai sur deux mots : *Il me faut cette somme sous vingt-quatre heures.*

ou sinon Que répliquer ? Et vous voudriez que pour avoir prévenu vos moindres desirs , en vous fournissant les moyens de contenter vos brutales passions , vous voudriez que je fusse ignominieusement sacrifié à la haine , à la vengeance publique , dont vous méritez plus que tout autre d'être l'objet ; que pour me perdre on eût favorisé mon évasion ? *C'est incroyable.*

Cependant voulez-vous que je vous le dise , j'ai resté ici , non pas tranquille spectateur de tout ce qui s'est passé en France ; car personne n'a plus remué que moi , & mes secrettes correspondances avec des proscriers dignes d'une plus haute considération que vous , montrent assez que je serai dévoué jusqu'au dernier moment à des scélérats illustres qui ont été assez tots pour n'avoir pas su braver un Necker qui a le malheur d'être honnête homme , ni anéantir les louables projets des représentans de la nation.

Quelle lâcheté de leur part. Ils avoient bien commencé , que ne tenoient-ils ferme. Le départ de Necker étoit un grand coup. A cette nouvelle , l'espoir de rentrer dans le ministère sous de plus heureux auspices , vint me redonner la vie. Trois jours après , j'apprends que l'édifice s'écroule de fond en comble , & je sèche de douleur. Ce n'est pas ma faute , bonne envie de les servir ; mais point de moyens. Fatigué d'écrire à Pitt sans en être entendu , je crus réussir en me faisant appuyer du comte de Glare. Voici en substance la seule réponse que j'ai reçue. — *Les anglois accueillent les services des étrangers honnêtes ; mais il en est*

qu'ils veulent bien ne souffrir chez eux que par pitié.

Depuis cette lettre, depuis la ruine de l'aristocratie en France, je me suis regardé à Londres comme un oiseau de passage sur une branche peu solide; j'attends qu'on me reclame à l'assemblée de ma nation, pour m'y rendre sous bonne garde, & me justifier en l'éclairant sur des matieres dont j'ai une pleine connoissance.

P. Vous justifier, dites-vous? cela vous sera difficile; vous le savez aussi bien que moi.

C. Pas autant que vous le pensez; j'ai un portefeuille rempli de témoins, dont on ne pourra recuser l'authenticité, & quand l'assemblée les aura vus & entendus, elle ne pourra s'empêcher de s'écrier: *c'est incroyable.*

P. Je vous entends: mais malheureux, vous compromettrez les principales têtes du royaume, & moi pour la première.

C. Il est vrai, mais après avoir fait tant de sottises avec esprit, je ne serois point fâché d'en faire une dernière, en faveur de laquelle on pourroit me pardonner toutes les autres. Je vous avoue que je ne compte plus guères sur le prince de C., ni sur le comte d'A...., encore moins sur vous-même, nous ne nous sommes plus d'aucune ressource.

P. Votre projet est donc de sacrifier lâchement ceux à qui vous devez tout? si!

C. La nécessité m'y contraindra peut-être.

P. A la bonne heure, ingrat; mais comment vous laverez-vous des déprédations que vous avez commises en votre propre & privé nom? quand on

vous demandera comment s'est enrichie votre famille, où vous puisiez les sommes immenses que vous faisiez passer à la petite Alexandrine de la rue Vivienne, & sur-tout à Mde. le B... De quoi vous servira votre porte-feuille? Que répondrez-vous? Il faudra bien convenir que vous avez volé.

C. Mais c'est incroyable, vous n'êtes plus la même femme : lorsque je vous observois sagement que vous me réduissiez à voler l'état pour vous obliger, ne me répondiez vous pas avec votre galanterie ordinaire qu'en France, un contrôleur-général ne voloit jamais, toutes les fois qu'il ne prodigeroit son or, qu'en faveur des talens & des graces. Si, mille fois j'ai glissé quelques bagatelles à l'aimable Mde. le B., à la petite Alexandrine, c'étoit pour agir d'après les principes de l'insatiable & impudente. Polignac Qu'avez-vous donc à dire, femme jalouse & ambitieuse? falloit-il que pour vous seule, le Pérou vomît ses trésors? étiez-vous la seule qui dussiez, consommer le tribut des sueurs de tant de malheureux?

P. Mais pour vous justifier, n'auriez-vous d'autres moyens, que celui de parler, le porte-feuille à la main.

C. Point d'autre que celui-là ou de me brûler la cervelle :

..... Quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, & la mort un devoir.

P. Ah! ceci me paroît plus raisonnable, & plus conforme aux principes d'une nation chez laquelle vous vivez depuis quelque temps. O mon cher

ami ! Je vous conseille de ne pas attendre plus longtemps pour embrasser ce dernier parti , si vous ne voulez pas qu'on vous prévienne.

C. Alors je serois débarrassé d'une vie rongée d'inquiétude : je suis malheureux ; mais vous dont la conscience n'a jamais été bourelée par les remords du crime , si votre ame rassasiée de toutes les sensations de la volupté n'est pas encore ravalée au-dessous de vos sens , vous devez être mille fois plus malheureuse que moi.

P. Calonné , vous venez de m'avouer des vérités bien dures : si jamais on les connoît , on dira : *c'est incroyable.*

Made. de la Motte. A quoi bon toutes ces discussions ? Un honnête coquin qui n'a pas raison , pourroit il jamais convaincre la messaline du dix-huitième siècle , qu'elle a tort ! moi qui ne vaut guères mieux que vous tous ensemble , je vais vous parler.

Sans moi , la France aujourd'hui ne seroit pas le plus florissant empire du monde : je ne te le cache pas , ingénieuse duchesse , je me croyois assez d'esprit & de sagacité , pour te supplanter à la cour , ou au moins être ta rivale , tu te méfiois de moi , & tu en avois besoin pour connoître les dispositions du C.... Tu as-su deviner le but de mes intrigues , & de ce moment tu as juré ma perte , conjointement avec celle de l'ancien counable ambassadeur de Vienne , celle du comte de Cagliostro , cet homme extraordinaire , cet espion , dont le génie embrassoit les affaires de tous les cabinets de l'Europe. Ce maître de la nature , dont l'elixir assuroit l'immortalité dans l'autre vie , même aux enfans des

rois. Si nous avons échappé à la mort, c'est que tu tremblois pour toi-même, c'est que des coupables étoient devenus utiles à des scélérats... *Cette femme nous est aussi nécessaire qu'elle est dangereuse*, as-tu dit un soir à la R., *mais il est facile de la jouer*. Qui de nous maintenant doit déplorer son sort, ou moi libre & indépendante, ou toi avec toute ta clique corrompue & proscrite? J'ai souffert des peines inouïes, tu as cherché à me couvrir de honte; mais la Motte qui vouloit remplacer Polignac n'étoit pas plus faite qu'elle pour rougir. Aujourd'hui je triomphe, j'emporte avec moi la gloire d'avoir accéléré la révolution de la France; mes mémoires ont éclairé les esprits; j'ai levé hardiment le voile qui couvroit vos horreurs; je jouis secrètement du plaisir d'avoir laissé aux françois, sans qu'ils s'en doutent, les moyens de recouvrer leur liberté, & de se charger du soin de ma vengeance.

Pour toi, Calonne, poursuis, rentre en France, sacrifie toi s'il le faut, & porte un dernier coup.

C. Il seroit pourtant bien dur de m'y voir pendre.

L M. Non on te fera grace; on se contentera d'achever de te flétrir comme moi. Tu reviendras à Londres, & nous continuerons à gagner de l'argent en vendant à haut prix, toutes les sottises de la cour, afin que dans un siècle, en lisant l'histoire, on puisse dire : *c'est incroyable*.

En attendant la suite.

Nº. III.

C'EST INCROYABLE

O U

LA CONFESSION GÉNÉRALE.

SECOND SUPPLÉMENT. (*)

... Rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacita sudant præcordia culpâ.

Juv. Sat. I.

*Un Conseiller & M. D****.*

Le Con. **E**H BIEN, mon cher ami, comment vous trouvez-vous à présent ?

*M. D****.* Mille fois plus mal qu'à Saint-Marguerite.

L. C. *C'est incroyable.*

M. D. Là je goûtois au moins la satisfaction d'avoir défendu avec chaleur les intérêts de ma compagnie, tout en paroissant défendre ceux du peuple. On me regardoit comme le sauveur de la patrie, & j'en riois sous cape ; mais aujourd'hui que tout ce que j'avois prévu est arrivé, que les Parlemens sont comptés pour rien, que

(*) On peut se procurer les autres chez les marchands qui distribuent celui-ci,

l'assemblée nationale vient de leur porter un coup dont ils ne releveront jamais, je vous avoue, mon cher ami, que je souffre cruellement d'un malheur qu'il nous étoit si facile d'éviter.

L. C. Et comment ?

M. D. Enregistrer l'impôt territorial, & tout finissoit là. C'étoit mon avis, vous le savez, puisqu'il falloit de l'argent, & beaucoup ; mais payer n'étoit pas notre devise. Pourquoi avons-nous consenti plus volontiers l'exportation illimitée des grains ? c'est que nous nous mettions à même de travailler comme Berthier, Foulon, B.... Le N...., &c. &c., à affamer le royaume ; & si l'on nous demandoit pourquoi nous avons refusé de faire droit à la requête des boulangers en tems & lieux, que répondrions nous ? Si l'on scrutoit notre conduite, on ne trouveroit plus sous la simarre que des accapareurs. Non, mon ami, je ne vous le cache pas, nous sommes cause qu'aujourd'hui on s'arrache un morceau de pain à la pointe de l'épée. Les protecteurs du peuple s'en sont rendus les premiers tyrans, voilà ce qui est incroyable.

Si au contraire nous eussions été moins égoïstes, si, de concert avec les gros propriétaires, nous eussions consenti l'impôt, nous gagnions cent pour un, nous étions au *nec plus ultra* de notre grandeur, nous acquérions plus de force que jamais, point d'états-généraux. On nous laissoit le soin de régénérer la France à notre manière, la cour eût trouvé de quoi cacher sa plaie, les petits comités de Versailles eussent béni les parlemens, & peut-être serois je aujourd'hui premier président.

Vous l'avouerez-je ? j'avois les promesses les plus flatteuses de la cour ; j'entretenois avec L.... une correspondance sous le secret le plus sacré.... Qui l'eût jamais pensé ?

L. C. Ma foi *c'est incroyable*.

D. Celui qu'on traite le plus mal, quelquefois n'est pas celui qu'on hait le plus. Au milieu de ce flux & reflux, dans cette crise violente de la politique la plus raffinée, j'eus besoin de toute ma présence d'esprit, j'eus besoin de me rappeler l'attachement inviolable que je vous avois voué, pour ne pas m'élever avec force contre une opiniâtreté personnelle, dont je voyois les suites dangereuses ; c'est malgré moi, je vous l'avoue, que je mis en jeu tous les ressorts de l'éloquence, l'art d'en imposer sous le masque de la sincérité pour gagner les cœurs ; j'ai fait couler des larmes, il est vrai, j'ai touché le monarque ; mais l'impôt territorial ! ah, mon ami, l'impôt territorial !

L. C. Vous êtes assommant avec votre impôt territorial, *c'est incroyable*. Ne diroit-on pas que c'étoit-là la pierre de touche !

D. On ne nous demandoit que cela ; on nous laissoit maîtres sur tout le reste ; je le tiens de L.... lui-même, qui avoit autant besoin d'argent que les autres....

Vous savez ce qu'il est résulté de notre refus ? Vite une cour plénière pour enregistrer, & plus d'un membre du parlement n'en étoit pas fâché, dans l'espérance d'entrer au conseil. Tout le monde a fini par rire de la cour plénière. Moins d'argent que jamais, car on étoit las de prêter à des

gens qui ne rendoient point. On envoie le libertin archevêque de S.... à Rome apprendre à rougir de ses forfaits ; & c'est là qu'il commença, de concert avec A.... & son frere , à soudoyer des brigands étrangers pour venir ravager la France. Le bouillant L.... , criblé de dettes , les paye en se brûlant la cervelle , à ce qu'on dit ; & moi je fais de très-bonne part , que le comte D... , mécontent de ses opérations , & à qui l'effréné magistrat avoit reproché sa conduite , a eu le bras assez long pour porter lui-même le coup. On sait actuellement qu'il n'est pas scrupuleux sur l'exécution de ces sortes de projets.

L. C. Mais c'est incroyable.

D. On nous rappelle : jusques-là , tout va bien : nous triomphons ; mais le calculateur genevois paroît , & culbute toutes nos espérances ; il parle des états généraux : voilà le premier mal : loin de nous y opposer , il fallut bien les demander. N'importe , je ne perds point de vue nos chers intérêts. Bon , dis-je ; il est possible de les assembler comme en 1614 , c'est la forme la plus propre à nous conserver dans nos prérogatives , nous & les ordres à qui nous avons été de tout temps dévoués. Mais Necker en ordonne autrement , son organisation déjoue tous nos projets , les françois rentrent dans leurs droits , le parlement n'est plus appelé en corps , & voilà d'un seul coup de politique notre prépondérance au diable. Je me tourmente , j'écris dans toutes les provinces , pour faire convoquer & nommer dans les trois ordres , le plus de parlementaires qu'il est possible. On nous devine. Toutes les précautions sont inutiles , notre

puissance se trouve entre les mains du peuple lui-même, & l'on voit que sans nous il fait défendre ses droits jusqu'à la mort.

L. C. C'est incroyable.

D. On n'est pas plutôt en présence, qu'il s'élève de grands débats. C'est à cette occasion que le comte de M... écrivit au mois de mai à son ami : *L'esprit de parti m'a conduit au milieu du peuple ; c'est l'esprit de parti, qui, dans ce moment, achève de me rendre philosophe & patriote.* Il ne s'est pas démenti, car à la mort de son pere, ses proches étoient à ses genoux. *Votre pere n'est plus, lui disoient-ils : on touche à une catastrophe sanglante ; renoncez aux affaires publiques, & rentrez au sein de votre famille.* Peu m'importent les affaires de ma famille, répond le philosophe, je retourne à Versailles, pour y mourir député du peuple françois.

Le même esprit de parti me fait faire tout le contraire. Je me rappelle alors que je suis gentilhomme, & de représentant du peuple, que j'étois à la grande chambre, d'homme dévoué à la cause publique, me voilà constitué bras droit de la noblesse, on ne parle plus que de D.... Où est D..., où est D..., & je finis par vendre très cher à la cour, mon éloquence & mes sophismes.

Le C. Ah si donc pour un gentilhomme ! *c'est incroyable.*

D. Mais malgré toutes ces louables précautions, cela n'empêche pas que les parlemens n'égalent zero. Je ne puis m'empêcher de frémir, quand je pense que les présidents de chaque chambre ont été obligés, chose nouvelle pour eux, de témoigner leur reconnoissance à l'assemblée, & de la remer-

cier de ce qu'elle s'étoit constituée , de manière à leur rogner les ongles jusqu'au sang. Des paroles douces & humiliantes étoient dans leur bouche , & la rage dans leur cœur. Celui de la chambre des com... n'a pu s'empêcher d'avouer ingénument qu'il eût mieux aimé être conduit au *supplice*.

Le C. Mais enfin, que deviendront les parlements ?

D. Presque rien : de minces cours de judicature.

Le C. mais *c'est incroyable*, ils ne feront donc plus de très-humbles remontrances au roi ; la nation prescrira donc des limites à leurs pouvoirs ; elle aura donc continuellement les yeux ouverts sur leur conduite. Sous le spécieux prétexte de contrebalancer la souveraine puissance , ils n'exerceront donc plus eux mêmes le plus délicieux de tous les despotismes.

D. Non mon ami , & j'en enrage.

Le C. Mais *c'est incroyable*, & les membres qui les composent continueront - ils à être tirés de cette seule classe de citoyens , qui a intérêt de fouler l'autre ? mille suppôts dont regorgent nos tribunaux y écraseront-ils les familles sous le poids énorme des frais ? y forcera t-on toujours le malheureux plaideur , à venir vingt fois d'une extrémité du royaume , pour entendre enfin l'arrêt irrévocable qui doit engloutir les débris de sa fortune ?

D. Non mon ami , chaque citoyen trouvera dans ses propres foyers , des juges de son ordre , prompts à lui rendre justice , & pour qui le rang , la fortune & la naissance ne seront plus des motifs capables d'ébranler leur intégrité. Voulez-vous que je vous le confesse ? vous verrez rétablir

les grands bailliages avec des modifications que L.... n'avoit eu ni l'esprit ni le temps de leur donner. De toutes les parties de ce système qu'il achetoit par lambeaux de P... , d'A... , c'étoit peut-être la plus sage, & s'il se fût contenté de ne lui donner que la juste extension qu'avoit assigné de P.... S'il eût écouté avec plus de précaution , les avis de ce magistrat , aussi intégrè qu'éclairé, s'il se fût servi de ses lumières avec plus d'économie , nous n'eussions jamais osé aboyer contre la nouvelle organisation des loix civiles & criminelles, & nous n'eussions point eu d'assemblée nationale. Aujourd'hui de P.... est toujours à Versailles, il travaille à loisir , on fera revivre ce code, en se contentant de redorer le cadre.

Le C. Ma foi, pour le coup , *c'est incroyable.* Comment , ce ne sera plus à des hommes vendus à qui la vue de l'or remue l'ame, dont une beauté séduit le cœur , que seront confiés le destin des familles, l'honneur & la vie des citoyens ! Ce seroit à la loi , & la loi ne sera plus ce code barbare, où les règles de l'équité sont noyées dans un labyrinthe d'inextricables formalités si favorables à notre ignorance & à nos passions. On n'y opposera plus un édit à un autre édit, une coutume à une autre coutume. La loi maintenant seroit une, simple & invariable comme la justice elle-même dont elle défend les droits ? Allons donc : *c'est incroyable*, & quand les ames sensibles verront l'appareil effrayant des supplices , craindront-elles encore que l'innocent, victime de notre ignorance ou de nos passions, périsse pour le coupable ?

D. Je ne fais , mais on prétend qu'une législation

sage veillera à sa conservation, que tout homme libre, à raison de son contrat, sera sous la sauvegarde de sa patrie; qu'elle s'intéressera au sort de tout accusé; que sa cause deviendra publiquement la sienne, qu'elle ne le laissera plus seul à la vue de ses juges, chargé du poids de sa honte & de sa foiblesse; qu'il lui sera permis de mettre sa confiance dans un magistrat éclairé qui le défendra, le protégera, & l'aidera à arracher ces voiles impénétrables, qui cachent souvent l'innocence, & ne présentent aux yeux des juges, qu'une fausse conviction du crime. Tel sera ce code, & tel étoit celui que nous avons proscrit sous le duumvirat, parce que les aristocrates l'avoient tronqué.

Le C. Autre sottise, & jusqu'à la fin je vous dirai toujours que c'est incroyable.

En attendant la suite.

Nº. I V.

C'EST INCROYABLE
O U
LA CONFESSION GÉNÉRALE.
TROISIEME SUPPLÉMENT. (*)

... Rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacita sudant præcordia culpâ.
Juv. Sat. I.

Un Conseiller & M. d'Esp.

Le Conf. DEPUIS notre dernière entrevue, mon cher d'Esp., il s'est passé bien des choses incroyables. Le veto a fait le sujet de toutes les conversations, comme celui de tous les débats de l'assemblée; & pourquoi tant de discussions sur ce mot barbare?..... Je dis ce mot; car en vérité, les trois quarts, sans s'entendre, ont plutôt disputé sur le mot que sur la chose. N'est-il pas incroyable, qu'après avoir fixé, tant bien que mal, les bases de la monarchie en France, on ait voulu contester au monarque, un droit qui, modifié par sa nature même, lui est aussi inhérent, que l'est à l'ame la faculté de penser?

(*) On peut se procurer les autres chez les marchands qui distribuent celui-ci.

A

D'Esp. *C'est incroyable !* Comment , mon ami , vous qui êtes initié dans nos mystères , vous ne voyez pas qu'à la faveur de cette importante question nous voulions faire triompher l'aristocratie ?

Le Conf. Mais enfin voilà cette importante question suspendue avec le veto suspensif. Qu'y a-t-on gagné ?

D'Esp. Du temps perdu , mon ami ; c'est toujours quelque chose ; il en naît des obscurités , des longueurs , & plus on embrouillera les affaires , moins elles se décideront promptement ; si même , comme la plupart de celles qui se traitent dans les parlemens , elles pouvoient rester toutes indécises , cela vaudroit encore mieux.

Le Conf. Ne seroit-ce pas par hasard pour en trouver les moyens que vous vous rendez trois fois la semaine chez Mad^e. ***. Vous , l'abbé M*** , votre ancien prétendu antagoniste , l'évêque de L. ce prélat ambitieux & sans mœurs , qui , sortant des bras de la petite le Roi , croit pouvoir se conduire dans une assemblée auguste , comme dans celles qu'il tient à M*** dans la saison des plaisirs. Qu'allez vous faire là , dites-moi , avec tant d'autres héros , qu'on appelle publiquement de *vilains messieurs* ?

D'Esp. Tout bonnement nous allons y tenir des comités nocturnes.

Le Conf. *C'est incroyable !* je m'en doutois ; car ce malheureux pays sera toujours celui de l'intrigue.

D'Esp. C'est là que nous agitions préliminairement les grandes questions qui doivent se débattre à l'assemblée. Là nous dressons nos batteries , & quand le moment de l'échec arrive , nos collègues se montrent avec un front d'airain , les sophismes volent de toute part , nous étourdissent la vérité , & à la faveur de l'ignorance académicienne , de la mauvaise foi parlementaire , de l'hypocrisie ecclésiastique , nous causons le plus d'embarras , le plus de retard , ou le plus de mal qu'il est possible.

Le Conf. Mais *c'est incroyable !* Comment Mad^e. *** peut-elle se prêter à ces rendez-vous ? Elle a su conserver sa réputation au milieu d'un scandale majestueux. Aujourd'hui on lui reproche , comme un grand tort , de recevoir chez elle les petits des serpens qu'on a

chassés de leur repaire; si elle n'y prend garde, ajoute-t-on, elle se trouvera infailliblement empoisonnée de leur souffle.

D'Esp. Nous tâchons de tenir ces conciliabules avec la plus grande circonspection, pour ne pas la compromettre.

Le Conf. A la bonne heure; mais tout cela ne vous conduira pas à terminer le grand œuvre de la régénération, pour lequel vous avez été appelé; au contraire, chose *incroyable*, je vois plus de désordre que jamais; & cependant, à la manière dont vous m'avez parlé la dernière fois des nouvelles loix dont on prépare les bases avec tant d'ostentation, il sembloit déjà que tout alloit rentrer dans l'ordre; qu'on ne devoit plus rien avoir à redouter de ces riches vendus à l'iniquité; que leur opulence ne seroit plus un rempart, à l'abri duquel ils pussent impunément commettre des forfaits; qu'un le N**, de concert avec un D**, un B**, ne sauroit plus comment s'y prendre, pour escroquer à un citoyen son épouse, son honneur & sa fortune. A vous entendre enfin, le regne des roués étoit anéanti.

D'Esp. C'est au moins ce que nous voudrions faire croire.

Le Conf. D'accord; mais il est quelquefois dangereux de promettre plus qu'on ne peut tenir. Inconsidérément vous avez prononcé anathème sur tous les prétendus coupables du crime léze-nation, & cependant, de manière ou d'autre, il faudra bien les sauver. Je serois curieux de savoir comment on s'y prendra pour laisser leurs crimes impunis.

D'Esp. Cela ne sera pas facile, j'en conviens, l'Europe entière a les yeux ouverts sur les coupables, comme sur les juges; & le peuple outragé ne dort pas.

Le Conf. Ah, mon ami! les parlemens! les parlemens, qui ne sont plus qu'une ombre réfléchie, avoient le secret d'arranger tout à l'amiable; & vous conviendrez avec moi, que sous ce point de vue, ils étoient au moins d'une grande ressource! On employoit seulement le crédit du pouvoir ministériel; on pavoit d'or la grand'chambre, & l'on éluoit ainsi tranquillement la sévérité de la loi.

D'Esp. Rassurez-vous : nous avons dit que nous voulions le bien de la France ; on nous a cru : eh bien , nous tâcherons de persuader de même , que la loi frappera désormais indistinctement , & sans partialité , sur le premier comme sur le dernier des citoyens.

Le Conf. Seulement le persuader ; mais gardez-vous d'aller plus loin ; en effet , ne seroit-il pas honteux qu'on pendît le grand voleur avec la même corde qui auroit servi à pendre le petit ? Ha ciel ! flétrir un grand Seigneur avec toute sa famille , parce que c'est un scélérat , le soumettre comme le vil Plébéien au barbare préjugé qui condamne un pere malheureux à rougir de la mort ignominieuse de son fils ! . . . ce seroit *incroyable* , cela répugne au bon sens , à la raison , à l'honneur , à tous les principes des Parlemens ; enfin ce seroit un crime de lez-aristocratie ; j'en rapporte à vous , qui êtes gentil-homme , parlementaire & aristocrate des pieds à la tête.

D'Esp. Tout ce que vous dites-là est bien de mon avis ; mais pour vous tranquilliser , rappelez-vous la maniere délicate avec laquelle on vient de traiter l'affaire épineuse du Marquis de la S*** ?

Le Conf. Encore passe ; voilà ce qui s'appelle défendre les droits d'un homme distingué , au risque d'entendre tous les Citoyens d'un rang moins élevé , crier à l'injustice. Cependant , qu'il en soit réchappé , je vous l'avoue , c'est *incroyable* : car enfin , pour échanger des poudres d'une moindre qualité contre de meilleures , il est inutile d'agir secrètement , de les faire partir la nuit ; on ne met point de mystère en ses démarches , dans un moment surtout où le peuple réclame si justement le droit de tout connaître ; on ne se cache point , on ne se sauve point. Vous conviendrez qu'une telle conduite ne porte pas avec elle les preuves évidentes de l'innocence ; mais c'est égal , d'après le vu secret des secrets procès-verbaux des discrets représentans de la commune de Paris , nos Seigneurs du comité de rapport , chargés de donner leur avis sur cette affaire , ont trouvé le moyen de laver M. de la S*** , malgré les justes représentations de M. de Robespierre , & c'est le digne Evêque de L... , qui, pon-

tise & magistrat, a fait la douce déclaration de l'innocence. C'est bien : cela me fait plaisir ; & le jugement rendu en faveur de ce noble accusé, m'en fait espérer un semblable en faveur de tous les autres. Le comité a donc eu raison de profiter adroitement du défaut de constitution, & de traiter cette cause d'après l'ancien préjugé qui fait grace aux grands, & immole impitoyablement les petits (1).

D'Esp. Cela ne peut pas être autrement, puisque les mêmes représentans de la commune qui ont procuré les moyens de blanchir M. de la S***, avoient quelques jours avant condamné souverainement à une peine infamante un malheureux qui n'avoit fait évader ni poudre ni grains, ni lettre mystérieuse, mais seulement que le vin avoit fait parler avec moins de modération qu'à l'ordinaire. Ha ! Flesselle, Foulon, Berthier ! si les représentans de la commune se fussent chargés de vos affaires, vous existeriez encore !...

Le Conf. Ah ça, mon cher D'Esp..., savez-vous, par parenthèse, que tout cela est incroyable, qu'il semble que l'autorité des parlemens, des ministres, de la police, soit passée à cette nouvelle commune, & que tout doive lui être soumis, jusqu'au pouvoir militaire. Cela est si vrai, que l'autre jour on flagornoit un ancien Président de ladite commune. On ne peut que louer, lui disoit-on, le zèle avec lequel vous partagez les nobles travaux de M. de la Fayette pour le bien public ; qu'appellez-vous partager, répond avec morgue l'ex-Président, apprenez qu'il nous est subordonné, qu'il nous rend humblement compte de toutes ses démarches, & demande nos ordres. Cela n'est-il pas incroyable.

D'Esp. Tant mieux, c'est ce qu'il est nécessaire d'ac-

(1) Quand il s'agit de juger quelque affaire épineuse en France, on ne s'appuie gueres que sur la fable des animaux malades de la peste, dont la meilleure raison du monde est que,

créditer le plus qu'il est possible ; il faut , mon cher ami , que les Parlemens se montrent sous toutes les formes , s'ils ne veulent pas être anéantis. A l'assemblée nationale , à la Cour , à la ville , & jusque dans les plus petits districts , il faut que l'hydre reproduise ses mille têtes. Qu'importe de quelle manière nous exercions notre despotisme , pourvu que , premiers agens , nous soyons toujours à portée de manier les clefs propres à faire mouvoir toute la machine. Quel triomphe , si sous un autre rapport les choses pouvoient se rétablir comme elles étoient auparavant ! Que d'actions de grâces n'auroient pas à nous rendre les vrais intéressés à la chose publique !

Le Conf. Mais jusqu'ici cela n'en prend pas trop mal la tournure. Les Breteuil , les Villedeuil , toute l'engeance ministérielle ; enfin n'est-elle pas actuellement à la ville ? Malgré que l'Assemblée nationale ait décrété la responsabilité des agens de la chose publique , & l'ostensibilité de leurs opérations , ne voit-on pas le même mystère dans la conduite de ces nouveaux Ministres , que dans celle des anciens ? même secret dans leurs manœuvres , même adresse à se supplanter les uns les autres , mêmes petites intrigues pour acheter les suffrages , même tyrannie , mêmes abus enfin dans le pouvoir qu'ils exercent , & d'une manière plus tranchante encore , puisqu'ils sont appuyés de trente mille bayonnettes. Le peuple est également vexé , & semble adorer son anarchie.

Il ne faut pas croire que la Bastille soit détruite , on l'a seulement transportée à l'Abbaye St. Germain ; on y renferme toujours à force ouverte les citoyens , surtout ceux qui croient devoir *parler librement contre les nouveaux protecteurs de la liberté* ; on en fait évader les grands innocens , & on y laisse languir les petits coupables. Les St. Germain , les Fleisselle , les Foulon , les Launai , ressusciteront un jour , & de pareils revenans sont souvent inexorables.

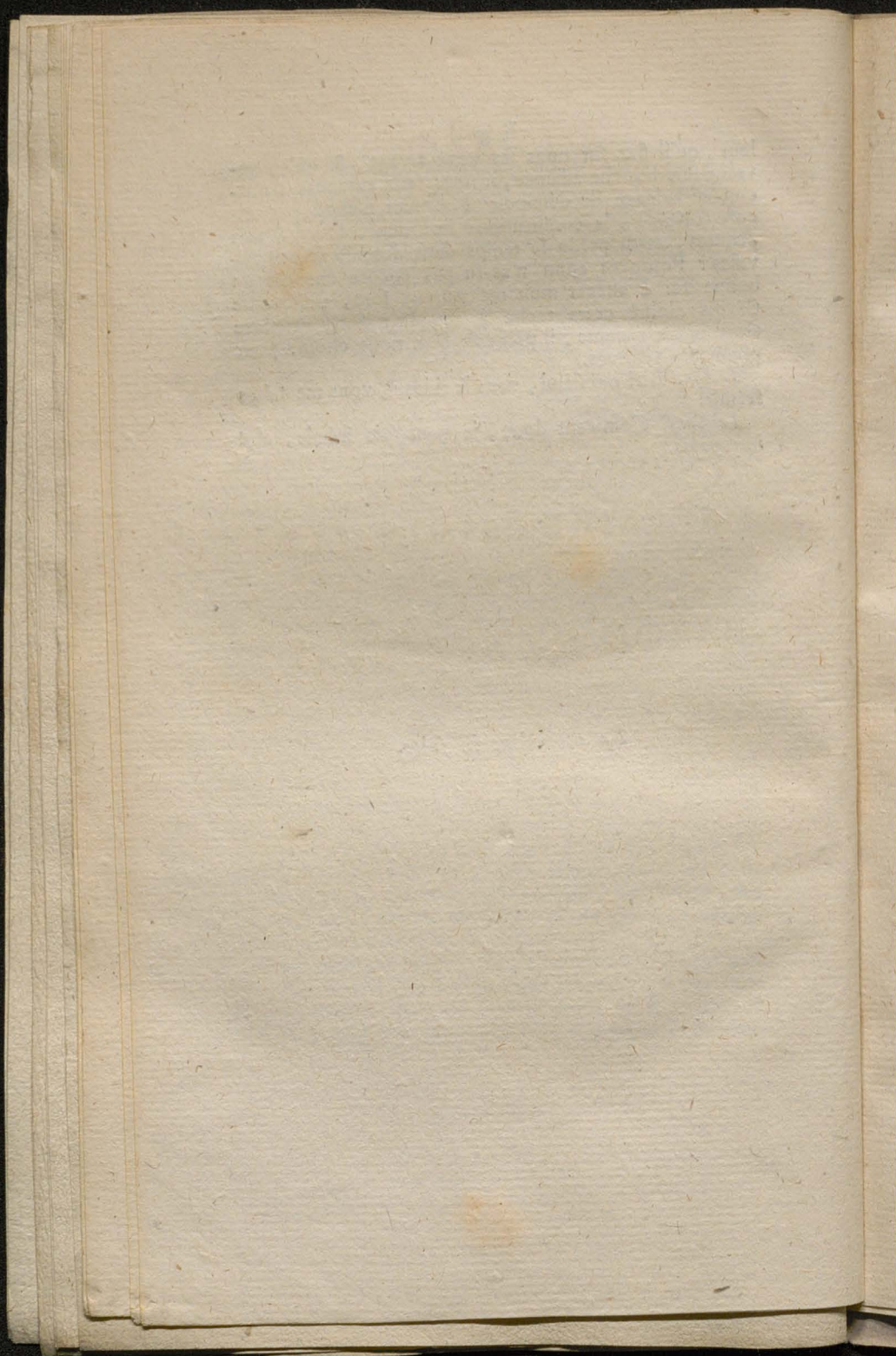
Voilà pourquoi tant de choses incroyables. Mais quand les nuits seront plus longues que les jours , si par malheur le peuple , harrassé sous le poids de sa misère , se redresse , qu'il leve sa tête hérissée d'angoisse & de dou-

leur, qu'il fixe sur nous ses yeux agares, & qu'en ouvrant une bouche affamée, il nous fasse entendre à chacun ce langage de désespoir : Pourquoi n'as-tu pas encore travaillé à la constitution ? Pourquoi, sourd à mes plaintes, as-tu perdu le temps dans des discussions frivoles ? Pourquoi enfin n'as-tu pas encore cherché de bonne foi à alléger mon malheureux sort, puisque je t'avois donné cette tâche à remplir ? Sans attendre alors notre réponse, il pourroit bien nous choisir pour premières victimes.

D'Esp. Ah ! mon ami, tirez le rideau, vous me faites frémir.

Le Conf. Comment donc, je vous fais frémir, c'est incroyable.

En attendant la suite.



N.º V.

C'EST INCROYABLE.

AFFAIRE CRIMINELLE
DU
BARON DE BEZENVAL.

ME V

C'EST INCROYABLE

AFFAIRE CRIMINELLE

DU

BARON DE BEZENVAL

C'EST INCROYABLE.

QUATRIEME SUPPLÉMENT (*).

Quid tristes quarimonia ;

Si non supplicio culpa reciditur ?

HORACE, lib. 3, od. 18.

Le Baron de Besenval & l'Abatteur de têtes.

Le Baron. NON, peuple françois, tu ne peux empêcher qu'au fond de mon cachot un rayon d'espérance ne vienne rassurer mon cœur.

L'Abatteur. Cela seroit-il croyable?... Quoi, Baron, tu te flatterois de l'impunité de ton crime?... Ignores-tu qu'elle causeroit une troisieme révolution plus terrible que les autres? Si c'est-là la dernière ressource de nos ennemis, apprend qu'elle ne leur réussira pas. François, peuple toujours trop confiant, tu t'attends, sans doute, à voir tomber la tête de celui qui avoit juré entre les mains du premier Neron de la France, de

(*) On peut se procurer les autres chez les marchands qui distribuent celui-ci.

r'exterminer ? Tu te trompes : le complice de Fleffelles & de de Launai espere braver l'intégrité de tes jugemens & se prépare à insulter à la foiblesse en la faisant servir au triomphe de son crime. Réveille toi donc ; si tu dors, on rivera tes fers.

Le B. Eh si j'échappe au supplice, compte-tu pour rien d'être flétri dans l'opinion publique ?

L'Ab. Et qu'importe une pareille punition à de riches scélérats qui n'ont jamais su rougir ?

Le B. Le comité de recherches n'a-t-il déjà pas déclaré que je devois être élargi ?

L'Ab. Et c'est d'après cette déclaration insensée que des magistrats sont chargés d'instruire ton procès, des magistrats qu'on a commencé par avilir, en leur vendant l'honneur de travailler à ta justification & de fournir aux nouveaux juges suprêmes les moyens de donner à ton crime public les couleurs de l'innocence ? ... Non, *c'est incroyable* ; & si tu t'attends à ce jugement, tremble, malheureux. Tremblez, Représentans de la Nation, si vous n'avez réformé le code criminel que pour mieux assurer l'impunité du crime.

Le B. Eh misérable rebut d'une populace effrénée, pourquoi t'enflamer ainsi ? As-tu plus d'expérience, plus de sagesse, plus d'intégrité que les protecteurs des droits de l'homme & du citoyen ?

L'Ab. Si tu es innocent, tu peux lever une tête superbe & faire rougir tous les François ; si tu es coupable, rentre dans le néant, & courbe-toi sous le glaive d'un peuple qui saura te soustraire à la honte d'une procédure criminelle, en se contentant de te faire périr comme tes complices ;

c'est la seule grace que tu doives espérer de ta clémence.

Le B. Connois mes juges & apprend qu'un honteux supplice ne fut jamais réservé en France à un coupable qui jouit de cent mille livres de rente, & qui les emploie adroitement à servir les secretes intentions de la cour.

L'Ab. Cet heureux tems n'est plus, & si tu échappois à la vengeance publique, *ce seroit incroyable.* Je te le déclare hautement, toute la sagacité des parlementaires, toutes les ruses des aristocrates, tous les petits mysteres des représentans de la Commune, dont la conduite n'est qu'un simulacre de patriotisme, rien ne pourra te sauver sans qu'on ébranle le nouvel édifice jusques dans ses foibles fondemens; l'écrit infernal, tracé de ta main, subsiste encore; tu n'oses toi même en recuser l'authenticité, & cette preuve certaine d'une conspiration contre la patrie suffit seule pour mettre le sceau à ta condamnation.

Le B. Mais cette lettre invitoit seulement de Lannai à se mettre en garde contre l'insurrection des brigands qui avoient pillé le domicile de Réveillon.

L'Ab. Tu mens, lâche conspirateur. Ces prétendus brigands que le gouvernement n'avoit soulevés que pour avoir un prétexte d'introduire des troupes dans la capitale, étoient dispersés depuis deux mois; & le sang de ces malheureuses victimes crie vengeance. Mais appelleras-tu brigands ceux que les circonstances forcerent au siège de la forteresse? Appelleras-tu brigands des hommes unis, sous les armes, pour la conquête de leur liberté? Appelleras-tu brigands les citoyens courageux que ton barbare

complice a fait lâchement égorger dans l'autre du despotisme? . . .

Parle maintenant, que pourront alléguer tes défenseurs pour ta justification?

Le B. Qu'au moins j'ai été forcé d'agir en conséquence des ordres du monarque.

L'Ab. Mais, scélérat, oseront-ils jamais produire en ta faveur une pareille monstruosité? Serait-il *croyable* qu'un roi bon, juste, bienfaisant, eût donné des ordres sanguinaires, & se fut déclaré le premier tyran de son peuple? Serait-il *croyable* que le restaurateur de la liberté françoise eût fourni des armes à un des premiers destructeurs de la liberté? Ces atrocités sont-elles compatibles avec la bonté de son cœur? Auroient-ils donc oublié, tes juges, que vous étiez un ramas de brigands autour du trône, que le monarque étoit la première victime que vous deviez frapper, & qu'emportés au dernier période de vos brutales passions, vous précipitiez le moment de vous engraisser du sang des pâles citoyens? Auroient-ils oublié, tes juges, qu'au refus généreux du comte d'Affri, tu as sollicité, avec autant d'empressement que de lâcheté, l'emploi digne de celui qui t'en chargeoit? . . .

Le B. Mais enfin, si, contre ton espérance, je produis ces ordres barbares, en vertu desquels j'ai cru devoir agir?

L'Ab. Alors il te faudra convenir que ces ordres ont été surpris ou qu'ils sont l'ouvrage de vos atroces complots; & voilà la vraie source du crime qui attire aujourd'hui sur ta tête les faisceaux de la liberté.

Le B. Grand justicier du peuple, je croyois ma

cause moins mauvaise ; mais tu commences à me faire frémir.

L'Ab. J'en doute. On t'inspire trop de confiance ; mais sache que , si malgré des preuves , qui portent avec elles la conviction de ton crime , tes juges chancellent , qu'ils molissent , qu'ils osent t'envelopper du voile de l'innocence , il me reste ma hache encore teinte du sang de tes complices.

Alors le peuple , justement irrité , ce peuple à qui l'on fournit de nouveaux motifs de se soulever , pour en trouver un , de l'anéantir ; ce peuple se vengeroit sur tes juges iniques & de l'injure & de l'outrage fait à sa majesté.

Qui peut prévoir s'il ne feroit pas forcé d'aller plus loin , qui peut prévoir si , dans son aveugle témérité , le courage & le ressentiment ne lui désigneroient pas des victimes jusques dans le sanctuaire même de la nation. On sait quand il n'a pas de pain comment il s'en procure , il trouveroit la même énergie pour se faire rendre justice. Oui , je le crierai d'une voix de tonnerre : *De quoi serviront nos plaintes , si la hache n'abat la tête des scélérats.* N'est-il pas incroyable qu'ils soient connus , dénoncés , arrêtés , & qu'une lâche complaisance , qu'une mollesse digne d'un peuple d'esclaves , leur assure toujours l'impunité de leurs forfaits !

Le B. Tu t'égares , insensé : réfléchis donc à ce que tu dois à la naissance , au crédit , à la grandeur , à ce que tu dois enfin à ceux qui sont au-dessus de toi.

L'Ab. L'indignation , quand ils osent parler ainsi , & la mort , quand ils la méritent comme toi.

Le B. Eh veux-tu devenir barbare en t'arrogant le droit de te faire justice à toi-même. Ne seras-tu plus ce peuple humain & porté à la clémence.

L'Ab. Eh ! ne vaut-il pas mieux être barbare qu'injuste & esclave. C'est bien à toi, vil tyran, d'oser nous parler d'humanité & de clémence ? Sans doute, tu nous en réservais des traits, lorsqu'avidé de t'abreuver du sang d'un peuple malheureux, tu frémis de rage de n'avoir pu exécuter ton barbare projet ?

Si coupables envers toi & les monstres de ton espèce, notre sort étoit entre vos mains, quelle grace aurions-nous à espérer de forcenés, qui, des sentimens de l'humanité, ne connoissent que le nom ? Périssiez donc, fléau du genre humain, & disparaissez de dessus la terre.

Quoi ! je n'aurois vécu si long-tems que pour être témoin du bouleversement, & peut-être de la ruine de ma patrie ; je n'aurois élevé mes enfans dans son sein que pour les y voir périr victimes d'un honteux esclavage ? avant de mourir, j'aurois vu des brigands en cordon-bleu ravager la France, réduire un descendant de Henri à être aujourd'hui le premier mendiant de son royaume, & les coupables recueilleroient paisiblement les fruits de leurs attentats !... Non : cela seroit *incroyable*... Non, ma patrie, tu fera vengeance, & j'en jure par ce fer.

En attendant la suite.

